Rousseau

Les Confessions I

Livres I à VI

Présentation
par Alain Grosrichard

Voici le seul portrait d'homme

Extrait de la publication

GF Flammarion

ROUSSEAU

Les Confessions I

Livres I à VI

Rousseau ne voulait pas qu'un portrait de lui figure en tête de ses Œuvres. Son vrai portrait, le seul qui ne mentirait pas, c'est en lisant ses *Confessions* qu'on l'aurait sous les yeux : « Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi. »

Mais quelle identité assigner à ce moi qui déclare : « Je suis autre » ? Autre que tous les autres, et pourtant leur semblable. Perpétuellement autre que soi, et pourtant toujours même. « Bizarre et singulier assemblage » d'identifications multiples où Narcisse et Caton, Alceste et Céladon, Mentor et le petit Jésus, Socrate et la cigale, Orphée et la fourmi, le rat des villes, celui des champs, le berger extravagant, l'agneau immaculé et le bouc émissaire tiennent tour à tour le devant de la scène, sans nuire pour autant à l'unité d'action, « tant tout se tient, tout est un dans mon caractère ».

Au lecteur d'en juger.

Présentation, notes, bibliographie,
lexique et index par Alain Grosrichard

Texte intégral

Couverture :
Illustration Sylvie Milliet.

9 782080 710192

Prix France : 6,80 €

Extrait de la publication

GF Flammarion

Les Confessions
I

Extrait de la publication

Du même auteur
dans la même collection

CONSIDÉRATIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE POLOGNE. SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE. PROJET DE CONSTITUTION POUR LA CORSE.
DIALOGUES. LE LÉVITE D'ÉPHRAÏM (édition avec dossier).
DISCOURS SUR L'ORIGINE ET LES FONDEMENTS DE L'INÉGALITÉ PARMI LES HOMMES. DISCOURS SUR LES SCIENCES ET LES ARTS.
DU CONTRAT SOCIAL.
ÉMILE OU DE L'ÉDUCATION.
ESSAI SUR L'ORIGINE DES LANGUES ET AUTRES TEXTES SUR LA MUSIQUE.
JULIE OU LA NOUVELLE HÉLOÏSE.
LETTRE À D'ALEMBERT.
PROFESSION DE FOI DU VICAIRE SAVOYARD.
LES RÊVERIES DU PROMENEUR SOLITAIRE (édition avec dossier).

Extrait de la publication

Jean-Jacques Rousseau

Les Confessions

Livres I à VI

Édition établie et présentée

par

Alain GROSRICHARD

GF Flammarion

Extrait de la publication

Le second volume des Confessions *comprend les livres VII à XII, ainsi que le* Préambule du manuscrit de Neuchâtel. *Figurent également un lexique, une bibliographie et deux index.*

Deuxième édition (2003)
© Flammarion, Paris, 2002, pour la présente édition.
ISBN : 978-2-08-127124-1

PRÉSENTATION

« je suis autre »

« Mon cher maître, la vie se passe en quiproquos. Il y a les quiproquos d'amour, les quiproquos d'amitié, les quiproquos de politique… » – il y a des quiproquos de tout, constatait Jacques, fataliste, en commençant à essayer de raconter à son cher maître la vie de son capitaine – ce capitaine qui répétait toujours, répétait toujours Jacques, que « tout ce qui nous arrive ici-bas de bien et de mal était écrit là-haut », sur le grand rouleau de notre destinée. Chacun la sienne, dont nous déchiffrons chacun le texte pas à pas, ligne à ligne, au fur et à mesure que nous faisons notre petit bonhomme de chemin ici-bas sur la terre, sans y pouvoir changer un mot. Car « savez-vous, monsieur, quelque moyen d'effacer cette écriture ? Puis-je n'être pas moi ? Et étant moi, puis-je faire autrement que moi ? Puis-je être moi et un autre[1] ? »

Non. Moi c'est moi, pas un autre. Ce qui n'empêche pas qu'on fasse erreur sur ma personne et qu'on me prenne pour le Jacques que je ne suis pas. C'est même fatal, dès que j'ouvre la bouche. Je dis *ceci* parce que je suis moi. Vous entendrez inévitablement *cela*, parce que

1. *Jacques le Fataliste et son maître*, in *Œuvres*, Bouquins, Laffont, 1994, t. II, p. 717.

Extrait de la publication

vous êtes vous. Et réciproquement. Nous ne communiquons jamais que dans le malentendu. Et « si l'on ne dit presque rien dans ce monde qui soit entendu comme on le dit, il y a bien pis, c'est qu'on n'y fait presque rien qui soit jugé comme on l'a fait[1] ». Quand je fais *ceci* parce que je suis moi, les autres s'imaginent que je fais *cela* parce qu'ils sont eux. Jamais ils ne déchiffreront ce qui est écrit sur le rouleau de ma destinée qu'en y projetant le texte de la leur. Et réciproquement.

Voilà pourquoi il est si difficile à Jacques de raconter la vie de son capitaine. Le seul en mesure de la raconter sans risquer le quiproquo, ce serait son capitaine lui-même, une fois arrivé au dernier mot de la dernière ligne de son rouleau. Mais au bout de son rouleau, plus rien ne sera écrit. Il n'aura plus qu'à se taire *ad vitam æternam*. Il faut être un Chateaubriand pour écrire ses mémoires d'outre-tombe, assis dans son cercueil.

Quiproquo

Je ne suis pas le Jacques de Diderot. Mais s'il avait fait de moi son Jacques, et qu'au lieu de la vie de mon capitaine, la fantaisie lui était venue de m'inviter à présenter celle de son ex-ami Jean-Jacques, mon entrée en matière était toute trouvée. J'aurais sorti ma gourde, je me serais rincé le gosier, et j'aurais commencé :

« Mon cher maître, la vie de Jean-Jacques se passe en quiproquos. Il y a les quiproquos d'amour, les quiproquos d'amitié... » De crainte que je n'en dise trop sur ces quiproquos d'amitié, Diderot aurait éperonné mon cheval pour essayer de me détourner de mon propos, mais j'aurais tenu la bride d'une main ferme. Et j'aurais continué :

« Il est vrai que, quand on porte un nom propre aussi commun que celui de Rousseau, on doit s'attendre à être pris pour celui qu'on n'est pas. Jean-Jacques en a souffert au point d'en faire matière, dans les dernières années de sa vie, à une véritable tragédie...

– Une tragédie ! Raconte...

1. *Ibid.*, p. 751.

– Un moment. Apprenez d'abord que, ainsi que le remarque Hegel, "les grands événements et personnages de l'Histoire se répètent toujours deux fois..."

– Peste, Jacques ! Te voilà bien savant, pour un valet.

– C'est que j'ai pratiqué, grâce à monsieur, la dialectique du maître et de l'esclave. Or Marx ajoute...

– Marx ? Aïe !

– "...la première fois comme tragédie, la deuxième fois comme farce[1]". Et comme c'est moi le maître à présent, je suis nécessairement devenu anti-marxiste. Je prendrai donc la liberté d'inverser le sens de l'Histoire et de commencer par une histoire drôle.

– Drôle ?

– Écoute plutôt. Je viens de la lire dans *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* du docteur Freud...

– Mazette, maître Jacques, décidément on ne se refuse rien !... Et pourquoi pas le docteur Lacan, pendant que vous y êtes ?

– Chaque chose en son temps. Un jour, se souvient Freud – c'était à l'époque où, jeune étudiant en médecine, il ne s'était pas encore fait un nom comme inventeur de la psychanalyse –, ses camarades et lui eurent la surprise de voir un de leurs plus éminents professeurs faire dans l'amphithéâtre une entrée pour le moins inattendue : il riait.

– Vrai ?

– Vrai. Un professeur qui rit dans l'exercice de ses fonctions n'est déjà pas banal. Mais jamais celui-là ne s'était encore permis la moindre plaisanterie devant ses étudiants. Imagine leur tête ! Qu'arrivait-il au maître, pour qu'il osât se départir ainsi de son austère masque académique, et le troquer contre une face hilare ?

– Il avait bu.

– Non.

Alors, tirant de mon sac mon docteur Freud, je l'aurais ouvert et j'aurais lu :

1. Marx, *Le Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte*, Mille et une Nuits, 1997, p. 13.

Extrait de la publication

Je viens de lire un excellent mot d'esprit, expliqua le savant homme. Dans un salon parisien, on introduisit un jour un jeune homme qu'on présenta comme un parent du grand *J.-J. Rousseau*, dont il était du reste l'homonyme. De surcroît ce jeune homme était roux. Or il commit de telles balourdises que la maîtresse de maison, avisant le monsieur qui s'était chargé des présentations, lui décocha ce trait vengeur autant qu'inattendu : *Vous m'avez présenté un jeune homme roux et sot, mais non pas un...*

Non pas un quoi ? Hé bien, devine...

– Langue au chat, maître Jacques.

– "*Mais non pas un* Rousseau", nigaud ! "Et notre professeur de redoubler de rire[1]", conclut le docteur Freud, en en riant encore lui-même dans sa barbe. Moi aussi. Pas toi ?

– De ce calembour bête à pleurer ?

– Bien sûr que non, crétin. De cet imbécile de professeur qui en riait, en osant le qualifier d'"excellent mot d'esprit". Avouant par là à son insu qu'il n'avait jamais lu *Les Confessions*.

– Qu'en savez-vous, maître Jacques ?

– Pardi ! S'il les avait lues, c'est de cette maîtresse de maison qu'il aurait ri. Car il est évident que cette idiote non plus n'avait pas lu *Les Confessions*.

– Qu'est-ce qui vous le prouve ?

– Si elle les avait lues, loin de reprocher lourdement à ce monsieur de lui avoir présenté ce sot rouquin, elle l'en aurait béni. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'honneur de recevoir dans son salon un aussi sot sosie du grand Rousseau.

– Un sosie ? Le grand Rousseau n'était pas roux !

– Pas plus qu'il n'était sot. Mais il paraissait l'être.

– Roux ?

– Sot, espèce d'âne ! Ne sais-tu pas que chaque fois qu'il se mêlait d'ouvrir la bouche dans un salon, le grand Rousseau avait tout l'air d'un sot ? Voilà pourquoi, tout roux qu'il fût, ce petit Rousseau-là portait si bien son nom. Au point qu'en l'entendant débiter sot-

1. Freud, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, Gallimard, 1988, p. 79 (traduction légèrement remaniée).

Extrait de la publication

tises sur sottises, cette madame Verdurin aurait dû se prendre les tempes et tomber en extase, l'œil chaviré : "Doux Jésus qu'il est sot, mais sot, si sot que pour un peu, on jurerait le grand Rousseau !"

– Et d'où tenez-vous, maître Jacques, que le grand Rousseau paraissait sot ?

– Tiens, ignorant, lis plutôt... »

Alors, farfouillant dans mon sac, j'aurais voulu en retirer le volume I de la présente édition des *Confessions*...

Quand tout à coup, voilà que mon cheval se serait cabré, avant de partir au grand galop pour m'emporter au diable. Car un Diderot n'aurait certainement pas laissé son Jacques mettre sous les yeux d'un lecteur la vie de son ex-ami racontée par lui-même. Ce qu'il m'aurait fait sortir de mon sac, en revanche, ç'aurait été plutôt cette mise en garde fulminante, écrite et publiée par lui en 1780, deux ans avant la première parution (posthume) des *Confessions* :

> Si, par une bizarrerie qui n'est pas sans exemple, il paraissait jamais un ouvrage où d'honnêtes gens fussent impitoyablement déchirés par un artificieux scélérat qui, pour donner quelque vraisemblance à ses injustes et cruelles imputations, se peindrait lui-même de couleurs odieuses, anticipez sur le moment... Jetez loin de vous son infâme libelle[1]...

N'étant pas le Jacques de Diderot, je me permettrai donc d'inviter mon lecteur à ne pas jeter loin de lui le présent volume. Au contraire : qu'il l'ouvre à la page 148 (« Deux choses presque inalliables s'unissent en moi... ») et lise jusqu'à la page 152 (« J'y reviendrai par la suite »).

La quadrature du cercle

C'est fait ? Bien.

On l'aura constaté, il s'agit d'une longue parenthèse, ouverte par le narrateur dans le récit de son séjour à Annecy, chez Madame de Warens, alias *Maman*. Son

1. Note à l'*Essai sur la Vie de Sénèque*, 1780, repris in *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, in *Œuvres*, *op. cit.*, t. I, p. 1029.

Extrait de la publication

Petit, comme elle l'appelle, est à l'époque un grand garçon de dix-sept ans, et elle commence à s'inquiéter de ce qu'il deviendra. Afin de le tester, elle le fait donc interroger par un M. d'Aubonne – un fin renard, qui venait de trousser une comédie visant à ridiculiser un mari pédéraste, pour se venger de n'avoir pu le faire cocu. Le résultat de cet oral « fut que malgré ce que promettaient mon extérieur et ma physionomie animée, j'étais, sinon tout à fait inepte, du moins un garçon de peu d'esprit ». Bref, un sot, dont le ramage le destinait, au mieux, à endosser plus tard la soutane noire d'un simple curé de village. Pour le *moi* de *Petit*, c'était profondément blessant. À la page 155, on apprendra que c'est à ce moment que l'idée lui est venue de composer lui aussi une comédie – *Narcisse ou l'Amant de lui-même*. Façon de prouver à *Maman* que l'extérieur de son *Petit* reflétait bien son intérieur, et que, au lieu du futur corbeau que M. d'Aubonne le voyait être, nichait en lui un authentique phénix de ces bois ne demandant qu'à prendre son envol.

C'est dans cet intervalle que se loge la parenthèse, le narrateur jugeant indispensable de livrer à son lecteur un certain nombre de réflexions sur la cause des faux jugements que ses prestations orales en société ont toujours fait porter sur lui. « Car en conscience, on sent bien que je ne puis sincèrement y souscrire. »

Et l'auto-analyse commence. D'emblée, le thème est celui de la division subjective, de l'*homo duplex* :

> Deux choses presque inalliables s'unissent en moi sans que j'en puisse concevoir la manière : un tempérament très ardent, des passions vives, impétueuses, et des idées lentes à naître, embarrassées et qui ne se présentent jamais qu'après coup. On dirait que mon cœur et mon esprit n'appartiennent pas au même individu.

Toute la suite va développer ce thème : *Je suis autre*. Autre à moi-même, et de façon si singulière que je suis autre que tous les autres. Voilà pourquoi, ne pouvant pas se reconnaître en moi, les autres se font de moi une fausse image.

Mais on ne lui aurait pas renvoyé sa propre image en négatif (au sens photographique) si, en se faisant voir

imprudemment dans les salons, il n'avait pas tout fait, bien malgré lui, pour qu'on lui retourne ses messages, émis pourtant sans nulle intention délibérée de mal dire, sous une forme inversée.

C'est le lot d'un sujet parlant, bien sûr, de ne jamais être assez maître de ce qu'il dit pour ne pas risquer de s'entendre dire, à l'occasion de tel lapsus, tout autre chose que ce qu'il voulait dire (mais qu'il désirait inconsciemment faire entendre). Certes, au siècle des Lumières, on avait l'art et la manière de si joliment concerter ses lapsus (de « gazer les obscénités », comme disait Crébillon) que la conversation se transformait en festival de mots d'esprit. Non sans quelques impairs inévitables, même chez des causeurs aguerris à ce jeu périlleux avec les mots, quotidiennement pratiqué dans ce qu'on appelait le *cercle*. Un jeu si périlleux, selon Rousseau, que

> je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle : car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là ; il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir leurs histoires, pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. Là-dessus, ceux qui vivent dans le monde ont un grand avantage : sachant mieux ce qu'il faut taire, ils sont plus sûrs de ce qu'ils disent ; encore leur échappe-t-il souvent des balourdises. Qu'on juge de celui qui tombe là des nues : il lui est presque impossible de parler une minute impunément.

Qu'à cela ne tienne, pensera-t-on : quand on ne peut pas parler sans se rendre coupable, on doit se faire une loi de garder le silence. Mais ce serait être coupable aussi. Car il n'est pas non plus permis de ne pas parler. Une fois entré dans le cercle, il faut jouer le jeu. Et la règle du jeu, c'est de parler.

> Cette insupportable *contrainte* m'eût seule dégoûté de la société. Je ne trouve point de gêne plus terrible que l'*obligation* de parler sur-le-champ et toujours. Je ne sais si ceci tient à ma mortelle aversion pour tout *assujettissement* ; mais c'est assez qu'il faille absolument que je parle pour que je dise une sottise infailliblement.

Extrait de la publication

Nécessité, contrainte, obligation, et finalement : *assujettissement*. Le mot est à entendre, d'abord, au sens d'asservissement (celui, par exemple, du sujet politique devenu le jouet des caprices d'un tyran). Mais le sujet asservi dont il s'agit ici, c'est aussi ce sujet du signifiant, dont un Lacan fait celui de l'inconscient. Cet assujettissement-là, à quoi il se voit condamné dans les derniers salons où l'on cause, notre homme le vit très mal. Il en devient positivement malade. « Je sens une angoisse, une sueur froide, des nuages me troublent le cerveau », écrivait-il dans une première version. On serait angoissé à moins, puisqu'il s'éprouve contraint, comme l'Arlequin de Goldoni, de servir deux maîtres à la fois, dont les injonctions se contredisent. L'un lui souffle à l'oreille : « Tais-toi Jean-Jacques[1] ! » L'autre au contraire : « Cause toujours ! » Et que ce soit à l'un ou bien à l'autre qu'il obéisse, dans les deux cas il se retrouvera coupable.

Coupable, s'il cause, de lâcher une sottise, dont l'effet infaillible sera de lui faire perdre la face aux yeux des autres, et de manquer à ses promesses (sa face – ou sa physionomie – ne promettent-elles pas un homme d'esprit ?), donc de mentir, au risque de blesser mortellement tel ou telle.

Mais que, tremblant d'avoir à manier une arme aussi dangereuse que la parole, il choisisse de se taire, alors il sera coupable d'avoir manqué à sa parole, puisqu'un cercle ne se constitue (comme le corps politique par le Contrat social[2]) que de l'engagement que prend chacun de ses membres envers tous les autres de contribuer à alimenter la conversation en versant son écot

1. Voir G. Ambrus, « "Tais-toi Jean-Jacques", variations sur une page d'*Émile* », in *Annales de la Société J.-J. Rousseau*, Genève, Droz, vol. 45, 2002.

2. Dont « les clauses bien entendues se réduisent toutes à une seule, savoir *l'aliénation totale* de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté : car premièrement, chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour tous, et la condition étant égale pour tous, nul n'a intérêt de la rendre onéreuse aux autres » (*Du Contrat social*, I, chap. VI, in *Œuvres complètes*, t. III, p. 360-361).

Extrait de la publication

verbal dans la bourse commune. Dans cette forme de société qu'est un *cercle*, le premier devoir, le devoir sacré, c'est donc un *devoir de parole*. Garder le silence, refuser de payer de mots, c'est se mettre en position de débiteur face à un créancier impitoyable. « La bourse, ou la vie », menace le cercle. Car dans ce jeu cruel, si l'on fait le mort, on est *mort* socialement. Mais si, pour survivre, on jette des sottises sonnantes et trébuchantes sur le tapis, on sera *ridicule*. Et à l'époque, on sait que le ridicule peut tuer. On peut imaginer que dans l'Enfer de Dante, s'il y avait eu un cercle pour les Rousseau, ç'aurait été ce cercle-là.

Mais quand on est sans le sou ? Quand on n'a rien à dire, pas un seul mot en poche à mettre dans le pot commun de la conversation ? On a tout de même bien le droit de se taire : c'est un cas de force majeure. On règlera sa dette plus tard, dès qu'une idée piquante vous viendra à l'esprit. Or justement : « Ce qu'il y a de plus fatal est qu'au lieu de savoir me taire quand je n'ai rien à dire, c'est alors que pour payer plus tôt ma dette, j'ai la *fureur* de vouloir parler. » La fureur : le terme est fort, et il convient de l'entendre ici dans son vieux sens de *furor* : une vraie folie, qui fait qu'on ne s'appartient plus, au point d'en venir, tel Ajax, à massacrer tout un troupeau. Crime d'autant plus impardonnable dans un salon qu'il s'agit de bêtes de qualité.

Entre garder le silence et prendre la parole, il y aurait bien une solution de compromis qui permettrait peut-être de résoudre cette infernale quadrature du cercle : ce serait de parler (puisqu'il ne peut pas se retenir), mais de parler pour ne *rien* dire. Sans doute est-ce payer sa dette en monnaie de singe. Mais au moins, il ne sera pas resté coi. Il s'y risque : « Je me hâte de balbutier promptement des paroles sans idées, trop heureux quand elles ne signifient rien du tout. »

Hélas. Pas besoin d'avoir lu Saussure ni de pratiquer le « cadavre exquis » des surréalistes pour en faire l'expérience : lâcher deux mots l'un après l'autre suffit pour qu'ils se mettent à signifier, et se structurent en message. Leur émetteur a beau ne rien vouloir leur faire

Extrait de la publication

dire, ils n'en font qu'à leur tête. Et le message finit toujours par atteindre l'oreille d'un récepteur, qui l'interprétera comme il l'entend. Dans le cas de Rousseau, le plus souvent très mal. De sorte qu'« en voulant vaincre ou *cacher* mon ineptie, je manque rarement de la *montrer* ».

Entre mille exemples qu'il en pourrait donner, assure-t-il, il n'en cite qu'un, qui après coup, prend sous sa plume valeur de paradigme. *Après coup*, et *sous sa plume*. Car si, sur le moment et dans sa bouche, le très mauvais bon mot que le « spirituel Rousseau » (p. 151) fit lâcher à Jean-Jacques ne manqua pas de faire frémir d'horreur les trois paires d'oreilles dans lesquelles il tomba, ce mot fatal[1] n'apparaît dans toute sa splendeur de formation de l'inconscient (donc d'aveu fait à son insu par celui-même qui s'est juré de confesser la vérité) qu'aux yeux d'un lecteur attentif, non seulement au texte, mais à la *lettre* des *Confessions*[2].

Une chose est sûre : ayant lu cet exemple, on saura à quoi s'en tenir sur le genre de « traits d'esprit qui m'échappent pour vouloir parler sans avoir rien à dire ».

Sur quoi il conclut, avant de refermer la parenthèse ouverte quelques pages plus haut :

> Je crois que voilà de quoi faire assez comprendre comment, n'étant pas un sot, j'ai cependant souvent passé pour l'être, même chez des gens en état de bien juger : d'autant plus malheureux que ma physionomie et mes yeux promettent davantage, et que cette attente frustrée rend plus choquante aux autres ma stupidité. [...] J'aimerais la société comme un autre, si je n'étais sûr de m'y montrer non seulement à mon désavantage, mais tout

1. « J'oublierai difficilement celui-là ; car, outre qu'il est par lui-même très mémorable, j'ai dans la tête qu'il a eu des suites qui ne me le rappellent que trop souvent. » À l'époque où il écrit, Rousseau a la conviction qu'on est en train de lui faire payer très cher ce mot d'esprit raté. Il avait cru régler sa dette avec ? Non content de lui rendre la monnaie de sa pièce, on lui aura servi des intérêts dont il se serait volontiers passé.

2. On le vérifiera en d'autres occasions, signalées dans les notes au texte de la présente édition.

Extrait de la publication

autre que je ne suis. Le parti que j'ai pris d'écrire et de me cacher est précisément celui qui me convenait.

Écrire et me cacher

Écrire et me cacher, donc, puisque *parler et me montrer*, c'était infailliblement dire des sottises et me montrer tout autre que ce que promettait mon extérieur. Partir au sein de la nature cacher ce *moi* que l'on avait trop vu, pour y écrire, dans des livres signés Rousseau [1], ce que *je* ne pouvais dire de vive voix dans les salons de Paris sans que *Rousseau* rime avec *sot*. Trouver, hors du cercle, un lieu d'énonciation tel que, n'étant plus condamné à payer ma dette en fausse monnaie, *je* puisse prouver ce que *je* vaux vraiment. Me taire, pour parler d'or dans mes écrits.

De fait, c'est au fond des bois de Montmorency (où il loge entre avril 1756 et juin 1762, d'abord à l'Hermitage, puis dans le donjon du Mont-Louis) que Rousseau composera une grande partie de son œuvre, depuis *La Lettre à d'Alembert* jusqu'à l'*Émile* et au *Contrat social*, en passant par *La Nouvelle Héloïse*. Pour constater qu'au bout du compte, le parti qu'il avait pris d'écrire et de se cacher ne réglait rien, bien au contraire.

Moi présent, dans le cercle, on concluait, à m'écouter parler, que je n'étais pas le sujet que mon image laissait attendre. *Moi absent*, hors du cercle, j'ai fait en écrivant la preuve de ce que je valais. Mais cette absence avait créé un vide, un trou que le public s'était empressé de combler. Au Rousseau qui manquait dans le cercle, on avait suppléé par un Rousseau imaginaire, qui ne réintégrait le cercle mondain que pour faire mentir (plus infailliblement encore que ne le faisait le sot Rousseau quand il était présent dans le cercle) tout ce que l'autre avait pu dire de vrai à la place qu'il s'était choisie dans le réel d'une nature non encore dépravée, où il était parti se cacher pour écrire.

1. Sauf un : *La Nouvelle Héloïse*. Mais il y assume le rôle d'« éditeur ».

Tel est le bilan rétrospectif qu'il dresse, en 1764 :

> Parmi mes contemporains il est peu d'hommes dont le nom soit plus connu dans l'Europe et dont l'individu soit plus ignoré. Mes livres couraient les villes tandis que leur auteur ne courait que les forêts. Tout me lisait, tout me critiquait, tout parlait de moi, mais dans mon absence ; j'étais aussi loin des discours que des hommes ; je ne savais rien de ce qu'on disait. Chacun me figurait à sa fantaisie, sans crainte que l'original vînt le démentir. Il y avait un Rousseau dans le grand monde, et un autre dans la retraite qui ne lui ressemblait en rien[1].

À nouveau deux Rousseau, dont l'un fait mentir l'autre. L'un ? Non. D'un côté, une multiplicité de Rousseau imaginaires, puisque chaque lecteur se figure le sien selon sa fantaisie. Et de l'autre côté, un seul Rousseau, un Rousseau seul. Là-bas, dans le beau monde, une foule de purs êtres de discours, produits par des discours depuis la parution de son premier *Discours* (1750), et ici, hors discours, loin des cercles mondains où il n'était bruit que de son nom, celui dont tout le monde causait, et qui gardait le silence, écoutant la voix de la nature lui parler dans sa langue, et lui enflammer le cœur. Comme l'avait fait naguère, à Venise, cette voix mélodieuse qu'au plus profond de son sommeil, il avait entendue lui chanter cet air divin

> *Conservami la bella*
> *Che si m'accende il cor*

un soir qu'à l'opéra il avait pris le parti – déjà – de quitter la compagnie pour aller « d'un autre côté[2] » s'enfermer seul dans sa loge, et s'y cacher. Pour écouter, avant de rendre par écrit le message qu'il venait de recevoir et qui lui chantait

1. Préface (ou Préambule) du manuscrit dit « de Neuchâtel ». Cf. Appendice, *infra*, vol. II, p. 435. Dans un article récent, F. S. Eigeldinger (qui le reproduit avec les variantes des ratures), montre de façon convaincante que la rédaction, habituellement datée de fin 1764-début 1765, remonte au printemps 1764 (« Préface des *Confessions* du manuscrit de Neuchâtel », *Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau*, n° 59, 2002).

2. Cf. *infra*, vol. II, p. 51-52.

dans la tête. Mais jamais il n'y parviendrait, jamais sur le papier ce ne serait « la même chose », qui ne pouvait se communiquer que de cœur à cœur, sans la froide entremise de l'écriture. Pire : qui, une fois écrite et imprimée, lui échapperait pour s'en aller alimenter les bavardages, et lui faire dire tout autre chose que ce qu'il avait tenté de faire entendre, dans ces livres signés : Rousseau. Un Rousseau « qui changeait de face à chaque écrit que je publiais », et dont la face allait finir par s'altérer au point de ne plus représenter qu'une image inversée de lui-même, celle d'un Rousseau n'entretenant avec l'original qu'un pur rapport d'homonymie. Qualifié de « chien » par Voltaire (un chien au pedigree chargé [1]), ce Rousseau du beau monde n'avait désormais de commun avec celui de la retraite que ce que, aux yeux d'un Spinoza, le *chien* animal aboyant peut avoir de commun avec le *Chien* constellation céleste, savoir : les lettres de son nom.

Ainsi Jacques avait-il raison : « La vie se passe en quiproquos... » Mais le drame, aux yeux de Jean-Jacques, c'est que la formule risquait de valoir aussi pour sa vie posthume. Et cela, il ne le supportait pas :

> Si j'ai quelque plaisir à penser que je vivrai dans la postérité, c'est par des choses qui me tiennent de plus près que les lettres de mon nom ; j'aime mieux qu'on me connaisse avec tous mes défauts et que ce soit moi-même, qu'avec des qualités controuvées, sous un personnage qui m'est étranger [2].

D'où l'urgente nécessité de conjurer le risque de quiproquos futurs. Comment ? En écrivant ses *Confessions*.

Écrire pour me montrer

Écrire. Mais il ne s'agit plus maintenant d'*écrire et de me cacher*. Il faut *écrire et me montrer*, écrire *pour* me mon-

1. « Je crois que la chienne d'Érostrate ayant rencontré le chien de Diogène fit des petits dont Jean-Jacques est descendu en droite ligne », écrit Voltaire à son ami Cideville le 21 juillet 1762 (donc un mois et demi à peine après la condamnation de l'*Émile*. Rousseau, décrété de « prise de corps » par le parlement de Paris, et contraint à fuir la France en catastrophe, vient de s'installer à Môtiers, dans la principauté de Neuchâtel).

2. Préambule de Neuchâtel, cf. Appendice, *infra*, vol. II, p. 436.

Extrait de la publication

trer, tel que je suis dans toute ma singularité. Sans pour autant réintégrer le cercle (comment d'ailleurs le ferait-il ? Réfugié à Môtiers après la condamnation de l'*Émile*, en juin 1762, il est exclu de partout). En continuant de se tenir à l'extérieur, en un lieu et dans une position d'énonciation proprement *atopiques*, mais qu'il entend offrir à ses semblables comme un point fixe de référence, afin de leur permettre d'effectuer (qu'on me passe l'expression, quelque peu galvaudée depuis Kant) l'espèce de « révolution copernicienne » qui, les arrachant aux illusions trompeuses de l'amour-propre, leur fera faire un pas décisif dans la connaissance de l'homme.

C'était déjà le projet du *Discours sur l'origine de l'inégalité* (1755). En posant l'homme comme naturellement méchant, Hobbes, par exemple, ne faisait que plaquer sur l'homme des origines l'image de ce que son histoire l'avait fait devenir : « un loup pour l'homme ». Aussi, traversant le miroir, fallait-il fixer le regard sur l'homme de la nature tel qu'il avait dû être avant de devenir l'homme de l'homme, l'homme relatif, produit par la relation à son semblable. Mais l'homme originaire ainsi retrouvé n'était encore que l'homme générique.

L'*Émile* (1762) faisait progresser encore la science de l'homme, en reconstruisant idéalement non pas l'histoire humaine, mais celle d'un individu (pourvu d'un nom qui lui est propre : Émile) depuis le moment de sa naissance. Là aussi Rousseau dénonçait l'illusion spéculaire : de même que c'est leur propre image que nos contemporains retrouvent en la méconnaissant dans l'enfance de l'humanité, de même

> ils cherchent toujours l'homme dans l'enfant, sans penser à ce qu'il est avant que d'être homme. Voilà l'étude à laquelle je me suis le plus appliqué, afin que, quand toute ma méthode serait chimérique et fausse, on pût toujours profiter de mes observations. Je puis avoir très mal vu ce qu'il faut faire, mais je crois avoir bien vu le *sujet* sur lequel on doit opérer [1].

1. *Émile*, in *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. IV, p. 242.

Extrait de la publication

TABLE DES MATIÈRES

Présentation I
Avertissement 7
Chronologie 11

Livre I 29
Carte : Royaume de Piémont-Sardaigne vers 1730 ... 72
Livre II 73
Livre III 120
Livre IV 168
Livre V 217
Livre VI 271

Table des abréviations 325
Notes 327

GF Flammarion

11/03/162760-III-2011 – Impr. MAURY Imprimeur, 45330 Malesherbes.
N° d'édition N.01EHPN000332.N001 · Septembre 2002 – Printed in France.
Extrait de la publication